

Bretagne, Europe, chrétienté : une utopie contradictoire ? Les scouts Bleimor, 1946-1970

Lionel CHRISTIEN

Dynamique et diversifié, le scoutisme français des années 1930 et 1960 en Bretagne s'inscrit sans doute dans l'esprit de son temps et bien des traits le rapprochent des autres mouvements de jeunesse que l'époque a vu naître et se développer. Il s'en distingue pourtant et son originalité tient à la fois à sa sociologie, à sa pratique et à son idéologie : triple détermination qui s'impose quelles que soient par ailleurs les évolutions suscitées par les circonstances extérieures ou par ses conflits internes. Moyennement implanté en Bretagne, mais fortement enclin à se ressourcer dans le mythe d'une chrétienté bretonne idéale, il rencontre finalement, plus que bien d'autres organisations analogues, les divers problèmes de la question nationale bretonne. Toutes ces considérations seraient, bien entendu, à nuancer, d'autant plus que certaines ne valent que sous bénéfice d'inventaire. En toute hypothèse, elles laissent de côté une interrogation majeure : comment s'articulent, dans la redistribution du paysage scout, au milieu des bouleversements des années soixante, les identités bretonne, française et européenne ? Ou, pour le dire autrement, quelle est la part de l'affirmation bretonne des *Bleimor* dans le développement des Scouts d'Europe ?¹

Nous nous proposons ici de tenter de répondre à la question posée il y a quinze ans, que sous-tend une autre interrogation : comment se fait-il que le scoutisme Bleimor, identitaire et voulu *national* pour la Bretagne,

1. Yvon TRANVOUEZ, «Le scoutisme et son mirage breton», dans *Catholiques en Bretagne au XX^e siècle*, Rennes, PUR, 2006, p. 109. Article publié une première fois sous le titre «Du scoutisme en général et de la Bretagne en particulier» dans *Scoutisme en Bretagne, scoutisme breton ?*, *Kreiz*, n° 7, Brest, CRBC-UBO, 1997, p. 181-200.

catholique parce que Breton, s'est intégré en 1962, comme un seul homme ou plus exactement à la suite d'un seul homme, dans une fédération scout *transnationale* à vocation européenne, *œcuménique* puisque européenne, organisation devenue paradoxalement et malgré elle, à la fin des années soixante pour la France, une des composantes malvenues, dans l'Église conciliaire, du courant catholique intransigeant ?

L'histoire est connue, les scouts et guides Bleimor sont nés à Paris en 1946 sous l'impulsion d'un couple, Pierre et Lucienne Géraud². L'histoire certes, mais l'archéologie qui la rend intelligible, en revanche... Et puis, le projet Bleimor, de quoi est-il réellement porteur, au delà de sa réalité vécue du moment et du souvenir qu'il en reste ? Et d'abord, qu'est-ce que le projet Bleimor ? Ce qui revient à se demander ce que voulait son promoteur principal, Pierre Géraud dit *Perig Keraod*.

L'enfance d'un chef

Se pencher sur l'histoire des scouts et guides Bleimor, rendre compte de cette aventure collective, en chercher les mobiles, c'est partir à la rencontre d'un homme et tenter de retracer l'enfance d'un chef, Pierre Géraud (1917-1997). Un idéaliste convaincu, *catholique, Breton, scout*. Un fondateur, avec tout ce que cela implique comme conflit possible, suivi et reconnu, parfois incompris et décrié, aujourd'hui déjà presque oublié. Un homme au dessus de tout soupçon mais dont on prend bien garde de dire et redire, comme en exorcisme, le passage par la Résistance comme s'il subsistait un doute quant à sa légitimité : en témoigne l'article introductif pour les *Mélanges offerts à Donatien Laurent* publiés en 2009³ ou la dernière biographie d'Alan Stivell⁴. Cela aurait-il donc une importance pour comprendre Bleimor en 1945-46 que son promoteur ait été résistant en 1944... ou non ?

2. Jean-Jacques GAUTHÉ, «Scoutisme et identité bretonne : les Scouts Bleimor, d'Olole à Sturier», dans *Scoutisme en Bretagne, scoutisme breton ? (vers 1930-vers 1960)*, sous la direction d'Yvon TRANVOUEZ, *Kreiz*, n° 7, Brest, CRBC-UBO, 1997 ; Christophe CARICHON, *Scouts et Guides en Bretagne, 1907-2007*, Fouesnant, Yoran embanner, 2007, p. 234-254.

3. «Chances et génie d'un trépané. Aperçus sur la vie de Donatien Laurent», recueillis par Michel TRÉGUER, dans *Bretagnes. Du cœur aux lèvres. Mélanges offerts à Donatien Laurent*, sous la dir. de Fañch POSTIC, Rennes, PUR, 2009. La seule note de cet article biographique signale «la participation de Géraud à un réseau de résistance pendant la Seconde Guerre mondiale», p. 10.

4. Laurent BOURDELAS, *Alan Stivell*, éditions Le Télégramme, Brest, mai 2012, p. 30.

Né en 1917, fils d'un Montalbanais de souche mais Breton par sa mère issue d'une famille d'imprimeurs à Pontivy, notables inscrits dans le courant du « catholicisme bleu » décrit par Michel Lagrée, *Pierrick* passe sa petite enfance à Lorient où son père tente de s'installer à son compte en ouvrant un atelier d'imprimerie après sa démobilisation. Diminué du fait d'une blessure au bras et de gaz reçus au combat, le père doit se résoudre au bout de quelques années à abandonner le métier, physiquement trop pénible. L'héritage du côté paternel d'une propriété familiale dans la campagne montalbanaise en 1923 conduit la jeune famille (deux filles sont nées en 1919 et 1923) à quitter Lorient pour les lointains rivages ensoleillés du Tarn. Retour au pays, le bas-Quercy, pour le père, séparation définitive avec la Bretagne pour la mère. Pierrick a seulement six ans et la mémoire familiale insiste sur le traumatisme de cette séparation avec la terre bretonne. Dans le train qui les mènent vers la trop lointaine Montauban, les femmes pleurent : la mère, la grand-mère, la domestique. Dans les yeux de l'enfant, la Bretagne devient le pays auquel on a été arraché et dont la conscience ne survit que par ces femmes déracinées. Pierrick Géraud a changé de monde et l'immersion sur cette terre d'Occitanie est d'abord vécue par l'humiliation de passer pour un... « Parisien » auprès de ses nouveaux camarades d'école qui parlent entre eux un patois quercynol. Un exil donc que Montauban, une identité bretonne en construction fondée sur une absence, un manque.

L'adolescence à « l'eau bénite » du jeune Géraud est des plus classiques en ce milieu des années trente : scolarisation à l'école libre Saint-Théodard, la très renommée institution catholique de la ville où il bénéficie l'année de son baccalauréat de l'enseignement éclairé de l'abbé Paul Magnaud, un maître en philosophie ; entrée passionnée dans le monde fabuleux des Scouts de France à partir d'octobre 1929 ; participation active en 1933-35 à la section JEC de l'école, le Cercle Léon Bourjade placé sous le patronage d'un fils de Montauban et de Saint-Théodard, héros de 1914-18 mort missionnaire en Papousie. La sociabilité religieuse de Pierrick Géraud s'inscrit dans un catholicisme fragmenté qui se remet doucement des soubresauts de la crise de l'Action française, vécue ici dans une profonde division au sein de son clergé et des forces vives du diocèse. Etre catholique à Montauban, c'est par ailleurs vivre un catholicisme de citadelle assiégée, un catholicisme revendiqué. La terre montalbanaise est à la fois marquée par un radicalisme républicain teinté d'anticléricalisme franc-maçon et par la présence d'une importante communauté protestante. Les identités politiques et religieuses y sont fortes. Coexistent ainsi plusieurs mondes cloisonnés qui se suffisent à eux-mêmes et qui, à l'occasion des dures

échéances électorales de l'époque, s'affrontent vivement comme en mai et juin 1936.

Mais ces combats-là et la violence politique estudiantine n'attirent pas le jeune Géraud, à l'inverse de nombre de ses amis membres des Ligues nationalistes de droite. Étudiant sans ardeur le Droit à Toulouse sur injonction paternelle, Pierrick Géraud se livre à sa passion : la linguistique celtique. L'apprentissage du breton vannetais en autodidacte et l'étude de la langue gauloise par la recherche toponymique occupent son énergie. L'été de son baccalauréat, en 1935, il part seul en vacances sac au dos à la redécouverte de ses racines maternelles, rendant visite à sa famille, les oncles et tantes imprimeurs de Pontivy. Voyage initiatique qui le marque profondément, chargé de sonorités et d'images si différentes de la campagne quercynole, en quelque sorte réparation du traumatisme initial. De retour en Occitanie, c'est en champion de la Celtitude que se pose alors Pierrick Géraud aux yeux de ses contemporains montalbanais, créant fin 1935 avec quelques camarades un «Clan Kadourque» – référence à l'antique tribu gauloise des Cadurques –, à la fois clan routier scout et groupe d'action régionaliste, dont il compose la revue intitulée, c'est tout un programme, *Uxellodun*⁵. Si Pierrick Géraud mène alors un combat, c'est celui du celtisme, qu'avait mené des siècles plus tôt son héros Vercingétorix contre l'hégémonie latine des troupes de César : «Vercingétorix [...] fut pour moi la révélation des premiers jours de la Révolte. [...] C'est à la droiture de sa conduite dans les malheurs et les désordres de la cité arverne que je reconnus tout de suite la somptueuse substance spirituelle de ce grand garçon de dix-neuf ans, le chef-d'œuvre⁶».

La «Révolte», c'est celle de Pierrick Géraud contre la III^e République jacobine. Les quelques jeunes gens du Clan Kadourque rêvent, si ce n'est à la restauration des libertés perdues du pays quercynol, du moins à la résurrection de son antique culture celte, d'*avant* l'invasion romaine. Un tel horizon d'attente ne correspond alors à aucune école de pensée politique institutionnalisée mais on retrouve ce credo de la renaissance du celtisme dans plusieurs revues confidentielles néo-druidiques et groupements ésotériques herménéutistes celto-chrétiens en marge du catholicisme

5. *Uxellodun. Revue mensuelle du clan Kadourque. France-Quercy-Famille*, ronéotypée, n° 1, janvier 1936, n° 16, mars 1937, dernier numéro. L'*oppidum* d'*Uxellodunum*, sur le territoire des Cadurques, fut le dernier bastion en 51 av. J.-C. de la résistance gauloise contre l'envahisseur romain après la défaite d'Alésia. Le principal rédacteur de la revue signe «Luctériovirix» (Pierrick Géraud). Luctérios était le nom de l'un des deux chefs gaulois d'*Uxellodunum*.

6. Per an DOAREK [Perig KERAOD], «Un soldat celte, Vercingétorix», *Sked*, n° 6, 3^e trimestre 1949, p. 201-202.

romain. Pierrick Géraud, comme directeur de la modeste revue *Uxellodun*, se retrouve en contact épistolaire avec certains de ces militants autodidactes et leur littérature fiévreuse proche de l'extrême droite. Il y puise une part de son inspiration. C'est d'autant plus facile que le scoutisme est considéré dans ces courants comme un moyen providentiel de « régénération de la race » face à l'angoisse de la décadence dans un contexte de crises.

L'aventure du Clan Kadourque est de courte durée puisqu'il cesse ses activités courant 1937, sans que nous en sachions plus. Plus que jamais, Pierrick Géraud se réclame Breton. Un indice : devenu chef de troupe de la IV^e Montauban Scout de France à la rentrée 1938, il fait apprendre comme chant de marche à ses scouts montalbanais le célèbre « *Gwir Vretoned* » inventé quelques années plus tôt en Finistère par l'abbé Conq :

« *Gwir Vretoned, tud a galon, war zao !*
Da gana gloar da Vreiz hor Bro,
Ha da ziwall tenzor ar youankiz :
Ar yez, ar peoc'h hag ar frankiz,
War zao ! War zao !
Da gana 'bouez penn :
Breiz da virviken ! Breiz da virviken !⁷ »

Mobilisé à Auch, Pierrick Géraud fait la guerre sans gloire puisque sans combattre du fait de l'armistice. Parce que chef scout, il répond à l'appel du régime qui cherche des « cadres » pour encadrer des chantiers de jeunes chômeurs, expérience éducative au résultat mitigé. Marié en février 1941 avec la Montalbanaise Lucienne Sournac, cheftaine de louveteaux de la IV^e Montauban, il devient en août 1943 sous-chef de gare à Étampes, après un stage de plusieurs mois à l'école des cheminots d'Orléans.

La proximité de Paris pendant le stage de cheminot lui permet de se rendre chaque semaine à *Ker-Vreiz*, la « Maison de la Bretagne », rue Saint-Placide, le principal foyer culturel et réseau d'entraide entre Bretons émigrés en région parisienne. Il y suit assidûment des cours de breton. *Ker-Vreiz*, c'est un monde à part, un univers engagé, fréquenté par les militants nationalistes du Mouvement breton, les *Breiz Atao* de l'*Emsav*. C'est d'une certaine manière une porte ouverte vers la mère-patrie lointaine, une entrée particulière qui n'a rien de neutre. Dans l'effervescence du Paris de

7. « Vrais Bretons, peuple de cœur, en avant ! / Pour chanter la gloire de la Bretagne notre Pays / Et défendre les trésors de sa jeunesse / La langue, la paix et la liberté / En avant ! En avant ! / Chantons à tue-tête / Bretagne pour toujours ! Bretagne pour toujours ! ». Le docteur Philippe Rollin, scout à la IV^e Montauban en 1938, se souvenait encore des paroles et de l'air soixante années après. Entretien, Montauban, 25 février 1999.

l'Occupation, on rêve haut et fort à *Ker Vreiz* d'une Bretagne libérée de son joug. Pierrick Géraud, pour sa part, se met à réfléchir avec Alan Raude, jeune militant nationaliste rencontré à *Ker Vreiz*, passionné de linguistique comme lui, à un scoutisme celtique à créer sur le modèle des *Fianna* d'Irlande, antique institution d'éducation des jeunes Celtes. Les urgences de l'heure d'un monde en guerre et les obligations familiales (deux filles sont nées dans le jeune foyer en 1941 et 1943) renvoient le projet à plus tard. À Étampes, important nœud ferroviaire proche de la capitale, Pierrick Géraud est aux premières loges et ne peut que s'engager. Il participe aux actions du réseau Résistance-Fer. C'est là, nous dit la mémoire familiale, qu'il choisit le nom, *Keraod*, par lequel il se fera reconnaître dans les milieux bretons à partir de 1945.

Quelques mois après la Libération, Pierrick Géraud quitte les Chemins de fer et entre comme rédacteur au Ministère de la Reconstruction. C'est donc à Paris que le jeune couple s'installe en 1945, non loin du quartier Montparnasse, fief des émigrés bretons. C'est là, dans l'atmosphère particulière de l'été 1945, que la Bretagne, l'unique patrie lointaine, prend corps et vie.

L'Urz skaouted Bleimor : une utopie ?

Pierrick et Lucienne Géraud, qui ne connaissent personne à Paris, ont tôt fait de s'inscrire en couple au vénérable Cercle celtique de Paris, un des réseaux de sociabilité bretonne de l'émigration économique. Ils rencontrent dans le même temps par les animateurs du Cercle celtique et à *Ker Vreiz*, réouvert dès février 1945, plusieurs des réprouvés de l'été 1944. Ces militants nationalistes épurés, administrativement interdits de séjour dans les départements bretons, sont nombreux à s'installer avec femmes et enfants en région parisienne, tel Herry Caouissin, l'ancien secrétaire de l'abbé Perrot, la figure emblématique de l'*Emsav*, assassiné en décembre 1943 par la Résistance communiste. La Bretagne militante paye le prix fort des actes de Collaboration de sa minorité extrémiste qui a joué la carte allemande. L'idée bretonne est pour l'heure à terre, discréditée. Pierrick Géraud épouse la cause et fait sien ce combat : Désormais, il sera *Perig Keraod*, sa femme Lucienne, *Lizig*. La catholique Bretagne est à relever, il veut y prendre sa part, dans la lignée de la devise de l'abbé Perrot, «*Feiz ha Breiz*» (Foi et Bretagne). Le scoutisme, comme méthode d'éducation active, en sera le moyen ; un scoutisme *celtique*. Placé sous le patronnage du Péguy breton, le poète Yann-Ber Calloc'h dit «*Bleimor*», chantre de l'âme celtique, l'*Urz skaouted Bleimor* (L'Ordre scout Bleimor) est fondé à

Paris en janvier 1946. Keraod lui donne pour mission de relever « la Celtie pour Dieu ».

« Scoutisme et Celtisme⁸ ». Le fondement intellectuel du projet de Perig Keraod s'exprime dans un long article publié début 1947, réactivation de ses recherches et de sa pensée en maturation depuis l'aventure du Clan Kadourque à Montauban dix ans plus tôt. Parcours original que son avant-guerre, on l'a vu : Perig Keraod est venu au celtisme breton *via* le chemin de traverse d'*Uxellodun* et l'admiration du fier sacrifice du Celte Vercingétorix⁹, non par la littérature romantique de la celtomanie et du bretonisme, voie royale des catholiques bretons depuis le milieu du XIX^e siècle. L'argument est simple : l'histoire millénaire de l'Occident est un perpétuel affrontement entre deux mondes antagonistes, le monde celte et le monde latin : « Le triomphe de l'esprit méditerranéen [...] a conduit l'Occident au bord de l'abîme. C'est lui qui a créé l'opposition fictive du corps et de l'esprit, de l'homme et de son cadre naturel, de l'individu et de la communauté. C'est l'idéalisme cartésien qui a déchaîné le matérialisme en religion, le naturalisme en art, le sensualisme en morale, le libéralisme en économie, l'individualisme en politique. C'est le même esprit chipoteur, basochien, ratiocineur et livresque qui a jeté le discrédit sur la Jeunesse¹⁰ ».

Le celtisme est naturellement porté vers la nature, son cadre de vie et d'expansion, et la forêt, « réservoir de force de la race¹¹ ». L'univers latin, lui, est le monde de la ville. La forêt contre l'*Urbs*, l'opposition est irréductible : « La forêt, chartreuse de nos vieux prêtres [les druides] et séminaire d'une antique éducation, est le berceau de la race [celte] et de son esprit [...]¹² ». Et encore : « Les tendances naturistes des scouts et le goût des jeunes Celtes pour le monde 'barbare' qui sommeille en eux, sont les deux aspects d'une même réaction salvatrice contre la supercivilisation née dans la cité romaine et devenue celle des villes¹³ ». Au siècle qui va voir le triomphe de l'hégémonie urbaine en Europe de l'Ouest, l'horizon d'attente de Perig Keraod, urbaphobe et ruraliste, n'en est que plus décalé.

8. KERAOD, « Scoutisme et Celtisme », *Sked*, n° 1, 1947, p. 13-23.

9. Per an DOAREK (Perig KERAOD), « Un soldat celte, Vercingétorix », *Sked*, n° 6, 3^e trimestre 1949, p. 201-202.

10. KERAOD, « Scoutisme et Celtisme », *Sked*, n° 1, 1947, p. 23.

11. Per an DOAREK (Perig KERAOD), « Un soldat celte, Vercingétorix », *Sked*, n° 6, 3^e trimestre 1949, p. 201-202.

12. KERAOD, « Scoutisme et Celtisme », *Sked*, n° 1, 1947, p. 17.

13. *Idem*, p. 18. Cette idéologie de l'opposition est classique au sein de l'*Emsav*. Voir Michel NICOLAS, *Le séparatisme en Bretagne*, Braspart, éditions Beltan, 1986, p. 95-96, qui cite des textes des années cinquante et soixante. Rappelons que Perig Géraud ne réside à Paris que depuis quelques mois, loin de la campagne montalbanaise.

Fondé par le Celte britannique Baden-Powell, le scoutisme serait donc le moyen providentiel de se défaire des artifices et des perversions de l'héritage latin pour permettre à la Bretagne de retrouver son authenticité spirituelle, la psychologie profonde de son peuple, la plénitude de la « race » des Celtes. Perig Keraod prophétise ainsi la victoire de la Celtie, guettant ici et là des signes du « réveil celtique », alors que la République restaurée vient de faire taire les velléités séparatistes du Mouvement breton. Rien de véritablement sulfureux ici pourtant. En 1945-46, on trouve encore en France, mais pour peu de temps il est vrai, nombre d'exemples de cette affirmation de « la réalité des types ethniques¹⁴ ». Perig Keraod pose le Celte, homme de communauté et d'honneur en lutte contre l'individualisme, comme modèle civique pour le routier appelé à prendre ses distances avec l'État français jacobin, digne héritier de l'oppression latine : « La Révolution, sous prétexte de libérer l'individu, a voulu briser également les communautés naturelles auxquelles l'homme appartient malgré lui [...] : familles, races, provinces, corporations, Églises, pour ne laisser subsister qu'une seule société artificielle qui, sous sa forme démocratique, est une pure création de la Raison de l'Homme : l'État¹⁵ ». L'heure a sonné. Le scoutisme, nouvelle chevalerie des temps modernes, est chargé d'une impérieuse mission : « Le scoutisme est aujourd'hui reçu par le monde entier. Les deux premiers messages de portée humaine lancés par les Celtes ont été la spiritualité druidique et la chevalerie chrétienne. Le scoutisme sera-t-il le troisième ? [...] Les scouts comme les Celtes sont les soldats du Créateur. C'est à ces deux titres que les scouts de sang breton sont mobilisés pour la guerre de Dieu. Puissent-ils entendre sans trembler l'appel de cette double vocation !¹⁶ »

Le scoutisme, dernier rempart de l'Occident ? *L'Urzh Skaouted Bleimor*, dernier rempart de la Bretagne catholique ? Pour Keraod, aucun doute :

Nous voulons nous débarrasser du masque de fausseté qu'a jeté sur nous l'académisme latin, fuir cette surcivilisation qui comprime nos personnalités et dessèche nos cœurs, retrouver le rythme naturel des saisons, l'eau de source de notre passé, la forêt, le camp, la vie simple,

14. Jacques BODY, « Quelques stéréotypes de l'Europe et des Européens glanés dans la littérature au lendemain des guerres mondiales », dans *L'idée d'Europe au fil de deux millénaires*, sous la dir. d'Alfred GROSSER, Beauchesne, 1994, p. 204-205, à propos d'Abel Miroglio et de sa *Revue de psychologie des peuples*, tome I, 1946, où est distinguée la psychologie des Celtes et celle des Latins, confrontée celle des Flamands et des Wallons, etc...

15. KERAOD, « Scoutisme et Celtisme », art. cit., p. 19.

16. *Idem*, p. 19.

la langue héréditaire et les coutumes de la race [...]. Le souci de l'authenticité, c'est Bleimor. C'est Bleimor et c'est du *good scouting*. Si Bleimor réussit, il y aura une corde nouvelle à l'arc du scoutisme celto-saxon en France. [...] Nous voulons réveiller l'éternelle Bretagne qui sommeille dans le cœur de tous les Jeunes Celtes et par là leur permettre d'accomplir leur mission scoute pour le relèvement de l'Occident. Car comme l'a dit le grand poète de Picardie Philéas Lebègue : « La Bretagne reste la dernière chance du salut de l'Occident tout entier ». Ce poète, ce voyant a vu clair. Le scoutisme est la troisième vague d'influx celtique sur le continent. Le Loup de la mer, le Bleimor doit être à la crête de la vague, au premier rang de la Croisade et comme notre vieux duc Alain Fergent entrer le premier dans la nouvelle Jérusalem où se terrent les ennemis de notre foi. Soyons les gardiens des légendes, les guerriers sur la route, les veilleurs du feu, à la fois, lutteurs, professeurs de breton et joueurs de biniou, danseurs pour la joie du groupe, chanteurs de plein vent et coureurs des landes qui reprendront à l'Ouest l'œuvre des anciens chefs des clans et des saints de la forêt.

Que les idées du Breton Baden-Powell s'incarnent au premier chef dans la race dont est sorti Baden-Powell. Que pourra faire la rencontre du mouvement de jeunesse le plus idéaliste avec la race la plus idéaliste, sinon quelque chose d'explosif¹⁷ ?

Combattant de plume résolument à contre-courant, autodidacte anticonformiste assumé dans la posture de l'« intellectuel paria » (Max Weber) et du « paria rebelle » (Hannah Arendt)¹⁸, Perig Keraod déroule sa propre partition inspirée aux accents voulus prophétiques. *Sked*, anagramme de *Sevel Keltia Evit Doue*, « Construire la Celtie pour Dieu », cette revue d'idées qu'il lance début 1947 et pour laquelle il se démène sans compter sur 10 numéros jusqu'en 1954, lui sert de tribune en marge des courants du mouvement catholique breton¹⁹. Là, exerçant des talents de polémiste, il appelle au réveil de la nation bretonne par la défense de la langue, pose les héros celtiques contre l'esprit latin, glorifie Cadoudal en modèle de résistance contre l'oppression étatique... Programme d'esprit réactionnaire, voire contre-révolutionnaire, arc-bouté sur la tradition ? Idéologie passiste en ce cas, disqualifiée par la marche de l'histoire. Affaire classée, alors ? Voire. Perig Keraod est sans conteste, selon le mot de Xabier Itçaina, un

17. Perig KERAOD, « Où va Bleimor ? », texte de la première causerie au camp 1946, manuscrit 10 p., p. 9-10, archives privées Perig Géraud-Keraod.

18. Eleni VARIKAS, *Les rebuts du monde. Figures du paria*, Paris, Stock, 2007.

19. Christophe CARICHON, « SKED (1947-1954), Itinéraire d'une revue celto chrétienne », dans *Bretagnes. Du cœur aux lèvres. Mélanges offerts à Donatien Laurent*, Rennes, PUR, 2009, p. 267-278.

«virtuose de l'identité». C'est à dire, comme le résume Jacques Palard, «un militant (du latin *miles*, soldat..., rappelons-le) totalement habité par la conscience qu'il a de son rôle. Le sentiment qu'il a de sa mission et, en fin de compte, de son pouvoir et de sa légitimité à faire advenir son projet n'est pas sans incidence sur le recours à la violence [...]. La virtuosité naît à la fois du caractère utopique du projet et de l'appropriation d'une 'vérité' qui se donne pour absolue, intransigeante et intégraliste, et par voie de conséquence, ne saurait se prêter à aucune négociation ni à aucune édulcoration²⁰». Le ressort fondamental de l'énergie déployée, au prix de lourds sacrifices professionnels et familiaux, emprunte ainsi plus au registre de l'utopie que de l'idéologie, selon les catégories de Jean Séguy et d'Henri Desroche : Keraod est un «utopiste, [...] celui qui entrevoit une société autre et qui se propose de changer l'ordre en vigueur en inspirant à une collectivité [...] le désir de transcender sa situation. [...] Appelant au passé contre le présent en vue d'un avenir autre, [il] contre-attaque l'histoire avec son rêve qu'il veut réalisable²¹». Perig Keraod s'est résolument mis en marche en chef de file vers sa route au but lointain²².

Bretagne rêvée, Bretagne incarnée : une fiction mentale ?

Par les réseaux scouts et bretons, le scoutisme Bleimor est proposé à des jeunes routiers Scouts *de France* et guides-aînés Guides *de France* de 18-20 ans, fraîchement arrivés à Paris pour leurs études. Si le programme fondateur assigné au scoutisme celtique rêvé par Keraod ne manque pas d'étonner aujourd'hui, on ne sait à dire vrai comment il a été reçu et surtout compris par les jeunes gens à qui il était censé s'adresser. Le scoutisme est avant tout un mouvement de jeunes... Sans doute, Perig Keraod est rapidement contraint de s'adapter à son jeune public et de gommer certains

20. Jacques PALARD, préface, dans Xabier ITÇAINA, *Les virtuoses de l'identité. Religion et politique en Pays basque*, Rennes, PUR, 2007, p. 14.

21. Jean SÉGUY, «Les sociétés imaginées : monachisme et utopie», dans *Annales.Économies, Sociétés, Civilisations*, 26^e année, n° 2, 1971, p. 328-354 ; Henri DESROCHE, *Sociologie de l'espérance*, Paris, Calman-Lévy, 1973.

22. Décivant la mise en œuvre du projet de cité idéale catholique par les Scouts de France entre 1920 et 1945, Christian GUÉRIN, dans *L'utopie Scouts de France. Histoire d'une identité collective, catholique et sociale, 1920-1995*, Fayard, 1997, dénie le caractère d'utopie au projet Bleimor cantonné au registre d'une idéologie marquée, c'est-à-dire passéiste, réactionnaire, sans originalité donc et de fait invalidée par la marche de l'histoire. Les Scouts de France, *pour la France*, auraient ainsi véhiculé jusqu'en 1944 au moins un projet d'essence utopique, «l'Ordre scout» comme Cité catholique idéale, ce qui ne saurait être le cas des scouts Bleimor, *pour la Bretagne*. Paradoxe de l'histoire ou regard faussé par le parti pris de l'observateur ?

aspects par trop exaltés de sa proposition initiale. Les accents de virilité combative ne sont certainement pas pour déplaire à une génération de jeunes gens qui a connu la guerre mais les scouts Bleimor, ce sont aussi des... guides, des jeunes femmes donc. Les implications de la pensée du chef Bleimor pouvaient-elle réellement convenir à la moitié féminine du groupe constitué ? À vérifier. C'est la découverte et l'initiation à la culture bretonne, la formation culturelle donc, qui devient dès lors le marqueur principal du travail entrepris à Bleimor pendant les quinze années qui suivent.

Et cela prend... Sous la conduite éclairée du chef Bleimor et de sa femme, deux dizaines de jeunes gens déracinés se retrouvent joyeusement chaque semaine pour redécouvrir et se réapproprier leur identité culturelle particulière – l'homme breton enfoui sous le citoyen français – par le chant, la danse, la pratique de la langue qu'ils sont rares à connaître. Notons que cette quête identitaire est menée au même moment au sein d'un autre scoutisme, celui des Éclaireurs Israélites de France, décapité de ses chefs et de ses guides religieux par la Shoah. Réappropriation personnelle du judaïsme et relève des élites disparues préparent au relèvement de la nation d'Israël. Trouvant là un modèle à suivre, Perig Keraod organise en 1956 des rencontres entre les routiers Bleimor et les chefs de l'École des cadres du scoutisme juif, créée à Orsay en région parisienne en 1946²³.

Chaque été, les *Bleizimor* quittent l'anonymat de la grande ville et partent en camp à la redécouverte de la Bretagne, de sa culture, de ses traditions ancestrales en utilisant les richesses de la méthode scoute, pédagogie concrète. La Bretagne rentre par les pieds, les oreilles, le nez, les yeux. Le temps un moment suspendu, ils vont à la rencontre du pays réel, à la recherche de son âme profonde lors des Pardons aux grands sanctuaires, Sainte-Anne La Palud, Saint-Pol de Léon. Se plaçant sous l'ombre tutélaire de l'abbé Perrot dont Perig Keraod revendique haut et fort le patronage spirituel, ils inscrivent leur démarche dans l'idéal «*Feiz ha Breiz*» d'une chrétienté bretonne imaginée immuable, mise en scène lors des congrès catholiques annuels du *Bleun Brug* qu'organisent à partir de l'été 1948 leurs amis proches, dont Herry Caoussin, Jean Le Minor, le chanoine Visant Seité.

Mais en ce milieu des années cinquante, la chrétienté bretonne, civilisation paroissiale traditionnelle religieusement encadrée, est un monde qui s'en va. Rares sont ceux qui en ont conscience, ou alors pour s'en inquiéter : «*Quand nous faisons silence, en effet, nous entendons les coups de bélier aux murailles de la chrétienté... nous entendons le roulement de la*

23. Lucien-Gilles BENGUIGUI, *Un lieu où reconstruire. L'école Gilbert Bloch d'Orsay, 1946-1970*, Jérusalem, Éditions Elkana, 2009.

chevauchée des Barbares aux frontières... Pourrons-nous résister à l'assaut même de notre réduit breton ?²⁴» La Bretagne rurale, avec les bataillons de la JAC aux avant-postes, a en effet commencé sa modernisation irréversible, tournant le dos à ses traditions séculaires pour enfin s'arrimer à la modernité française. Ce qui passe par l'abandon de la vieille langue des pères, nouvelle trahison des clercs qui abandonnent le prône et le catéchisme en breton pour le français, la langue de l'avenir. «Dans cette nouvelle configuration [du catholicisme conciliaire qui se met en marche pour l'*aggiornamento*], processions, pardons, pèlerinages, qui sont au cœur du mythe de la Bretagne [catholique par essence], se retrouvent rejetés à la marge, dans le domaine suspect de la religion populaire²⁵». Bleimor et son chef se retrouvent ainsi malgré eux dans le camp de la Réaction, de «l'Ancien régime de la Révolution conciliaire, le catholicisme d'hier, celui de Pie XII²⁶».

Enfin des vrais !

Pour l'heure, le problème de Bleimor, c'est l'angoisse de rester confiné dans l'aire limitée de recrutement des familles de militants nationalistes bretons de l'*Emsav*, le réduit breton des convaincus à Paris, Rennes ou Quimper. Le rêve de Perig Keraod d'un scoutisme pour la Bretagne se heurte au mur de la réalité bretonne. Malgré tous les efforts déployés, le scoutisme Bleimor ne prend pas en Bretagne, restée réfractaire à la double proposition nationale et catholique. L'échec est patent.

Or, voilà qu'une troupe de scouts Bleimor est lancée à la rentrée 1961 au Petit séminaire de Quintin sous l'impulsion d'un jeune professeur de l'institution, l'abbé Antoine Le Bars. Il s'agit bien d'une troupe à vocation *nationale* bretonne puisqu'une troupe Scout de France classique, c'est à dire «française», existe déjà au sein de l'institution qui comprend deux cents cinquante internes issus des campagnes des Côtes-d'Armor. L'abbé Le Bars n'est pas un nouveau riche du patriotisme breton qu'il a découvert après la guerre dans la mouvance du *Bleun Brug* renaissant. «Enfin des vrais !» peut s'exclamer Perig Keraod, intronisant la 1^{ère} Bleimor-Quintin, la première troupe scoute nationale bretonne implantée en plein pays, dépendante de Bleimor-Paris et non du commissariat régional Scout de France.

24. Chanoine Visant FAVÉ, «Le Pardon de saint Corentin à la Cathédrale», *La Semaine Religieuse du diocèse de Quimper et de Léon*, 21 décembre 1951, cité par Yvon TRANVOUEZ, *Catholiques en Bretagne au XX^e siècle*, PUR, 2006, p. 192

25. Yvon TRANVOUEZ, «La Bretagne catholique, du mythe au folklore» dans *Catholiques en Bretagne au XX^e siècle*, PUR, 2006, p. 193.

26. *Ibid.*, p. 193.

La fête est de courte durée. La priorité donnée à l'Action catholique mandatée par la hiérarchie religieuse ne peut s'accommoder de l'indépendance d'esprit d'un Antoine Le Bars, clerc en lutte contre le cléricisme ! Sommé par ses supérieurs et l'évêché de rentrer dans le rang, c'est à dire dans la maison-mère Scout *de France*, l'abbé Le Bars pousse Keraod à franchir le Couesnon : quitter la structure Scout de France qu'utilise Bleimor uniquement pour ses avantages pratiques (les assurances). Pour aller où ?

De la Bretagne à l'Europe sans la France : une opportunité

C'est l'abbé frondeur qui propose l'adhésion de Bleimor à la Fédération du Scoutisme Européen (FSE), jeune fédération scout venue d'Autriche, fondée en Allemagne en 1956, passée en Belgique, Royaume-Uni et France en 1958. L'antenne française des Scouts d'Europe est des plus modestes, quelques dizaines de membres implantés principalement à Paris, une petite association en marge des grandes institutions scout.

Dans le contexte de la construction européenne en marche et de la réconciliation franco-allemande à l'œuvre en cette année 1962 (rencontre De Gaulle-Adenauer à Reims, 8 juillet), la jeune fédération appelle de ses vœux une Europe unie des jeunes sans frontières, rejetant le nationalisme cause de toutes les guerres. Sur le plan religieux, la fédération prône un œcuménisme « actif », voulant faire cohabiter catholiques et protestants dans une même association. Étant entendu, après tractations, que les unités Bleimor-Scout d'Europe à Paris et en Bretagne ne seront que catholiques, Keraod demande l'affiliation des groupes féminin et masculin Bleimor (moins d'une centaine de membres) à l'association française de la Fédération du Scoutisme Européen. Il a obtenu l'essentiel de ses exigences, notamment la reconnaissance de la langue bretonne comme langue officielle de la FSE en Bretagne.

La question européenne ? Keraod a depuis longtemps le regard tourné vers l'horizon européen. Dès 1947, il s'est intéressé aux divers courants du fédéralisme politique, vaste réseau alternatif en marge des partis européens de gouvernement. Un monde qui lui parle, cette Europe des minorités solidaires dans leur lutte pour exister contre l'*establishment*. De la Bretagne à l'Europe sans la France, l'opportunité est trop belle pour la laisser passer. L'avenir de Bleimor est au niveau européen, il faut changer d'étage.

On le comprend, l'alliance tactique entre les scouts Bleimor et l'association française des Scouts d'Europe, qui voit ses effectifs doubler d'un coup, relève d'un profond malentendu ne pouvant déboucher que sur une impasse tant diffèrent les mobiles respectifs des acteurs impliqués.

D'un côté, on rêve de construire une Europe du cœur basée sur l'amitié entre jeunes à coup de camps jumelés et de rencontres internationales type jamboree ; de l'autre, on veut travailler d'abord à son propre réenracinement au sein de sa communauté culturelle d'origine, puis, fort de son identité restaurée, on part à la découverte des identités particulières des minorités européennes.

Prenant rapidement du poids dans l'association française, aidé par le dévouement de jeunes chefs Scout d'Europe de la première génération acquis aux idéaux européens (Claude Pinay, Gérard Magne, Maurice Ollier), Keraod réoriente peu à peu pour la France la proposition Scout d'Europe afin de la rendre compatible avec le scoutisme identitaire Bleimor, réécrivant les textes et principes de base. Le premier principe exige dorénavant du jeune Scout d'Europe qu'il soit « fidèle à son peuple », d'en découvrir « les traditions et la culture », d'en défendre l'héritage et d'en préserver la langue. Réenraciné, le Scout d'Europe peut alors, deuxième principe, « lutter » pour une Europe unie et fraternelle. La promesse reformulée que doit désormais prononcer le scout appelle à servir « Dieu, l'Église, ma patrie et l'Europe ». Point de France à servir donc pour le Scout d'Europe en France : à chacun de savoir où est sa patrie. Pour les Scouts d'Europe en Bretagne, aucune équivoque possible : cette promesse doit être prononcée uniquement en langue bretonne. Peuple, langue, culture : ce triptyque n'a rien de neutre. Pour Keraod, le Scout d'Europe est un militant et doit endosser l'armure du combattant culturel. Les premiers concernés, les jeunes Scouts d'Europe de 12-17 ans, que comprennent-ils au juste du projet culturel induit par ses transformations ?

Cette profonde mutation de sens qui touche les Scouts d'Europe en France ne concerne en rien les autres associations nationales qui composent la Fédération du Scoutisme Européen en Allemagne, Belgique, Angleterre. Distance oblige et faiblesse des moyens de communication, celles-ci n'ont suivi que de loin les circonstances de l'intégration des scouts bretons, la modification de l'équilibre interne de l'association française et la recomposition des textes de base. Perig Keraod se dépense sans compter alors en 1963-64 à tenter de rallier l'ensemble de la Fédération à ses vues. Les Allemands et les Belges, qui vivent eux-mêmes respectivement dans un État fédéral et un État bi-national, ne s'opposent pas à certaines propositions de Perig Keraod lorsqu'il s'agit de réécrire les statuts fédéraux de la FSE fin 1963. En revanche, il échoue dans sa tentative de faire reconnaître les Scouts d'Europe bretons comme membres d'une association *nationale* bretonne, distincte et au même titre que l'association française donc, avec

voix délibérative au conseil fédéral annuel des associations membres de la fédération. On ne peut pas tout avoir...

Keraod en aucun cas ne doute de la légitimité de son combat. L'exemple vient d'en haut, de Rome, vite repris dans les revues de l'association sur lesquelles Keraod a la main. Jean XXIII, dans *Pacem in Terris* (11 avril 1963), n'évoque-t-il pas «le problème des minorités»? Paul VI, dans son Message aux Européens (9 novembre 1963), n'appelle-t-il pas à la nécessaire sauvegarde des «patrimoines intérieurs et spirituels»?

Rêve de Chrétienté

Tenant fermement en main les rênes, Keraod réécrit aussi le Directoire religieux de l'association française. La volonté d'unité entre frères chrétiens européens séparés est réelle, mais pas au prix d'un vague dialogue fraternel sans substance où serait abandonné ce qui divise : «La Fédération du Scoutisme européen fait profession de foi chrétienne. [...] L'unité de l'Europe est dans un principe : la CHRÉTIENTÉ. Ce principe constitue la base et l'élément animateur d'une civilisation européenne commune [...]» (Article 2, Directoire religieux, novembre 1963).

«Chrétienté». Le mot est lâché, comme principe fondateur et fédérateur de tout l'édifice doctrinal du mouvement refondé sous l'impulsion de Keraod. «Fils de la Chrétienté» (3^e principe), le Scout d'Europe doit croire à l'unité de l'Europe dans et par la Chrétienté. L'avenir passerait par le retour au principe spirituel qui a fondé et façonné l'Europe. Mais nous sommes ici fin 1963... Perig Keraod recourt sans le voir à un concept en crise et une mystique en phase d'obsolescence dans l'Église catholique romaine en pleine effervescence conciliaire. Le chef Bleimor passe sans rupture de la Bretagne catholique par essence à la Chrétienté constitutive de l'Europe à réenchanter, d'un rêve à un autre, d'une fiction mentale à une autre.

A priori, la mystique de la Chrétienté sacrée à restaurer ne semble pas la plus pertinente pour réaliser l'œcuménisme actif entre frères scouts européens. Ce n'est pas en tout cas celle prévue par les schémas conciliaires en débat. Pour Keraod, ce qui doit unir les membres de la FSE est leur identité de civilisation qui conditionne leur communauté de destin et... l'angoisse de la disparition d'un Occident chrétien menacé de toute part. Dans le contexte de la Guerre froide qui prend l'Europe «dans l'étau d'immenses empires technocratiques nouvellement surgis autour d'eux» et dans celui de la décolonisation à peine achevée qui a vu cette Europe «expulsée de tous les continents», le scoutisme européen est une réponse

au « commun désir des Européens de surmonter l'obstacle et de survivre²⁷ ». Ainsi, la défense de l'Occident par le retour en Chrétienté vient se greffer sur le projet plus ancien mais toujours en vigueur d'un fédéralisme d'ethnies européennes minoritaires en lutte pour la reconnaissance de leur existence.

Il convient de se demander maintenant si cet impérieux programme d'action des Scouts d'Europe version 1962-1963, amalgamé sans état d'âme au projet antérieur d'un scoutisme identitaire, a trouvé alors un écho ? En d'autres termes, s'est-il traduit par une montée des effectifs ? En novembre 1963, la FSE regroupe 350 membres en Europe. Deux ans plus tard, elle en grouperait un peu plus de 1 100, d'après le procès-verbal du Conseil fédéral de novembre 1965, dont 300 pour l'association allemande qui a sa dynamique propre, très éloignée des métamorphoses de l'association française. Certes, il y a progression. Mais le scoutisme européen reste confidentiel. En France, que pèsent les 650 membres revendiqués, dont peut-être 300 Bretons, face aux cohortes Scouts de France qui annoncent 120 000 membres de leur côté ?

Un imprévu

C'est pourtant là qu'intervient un imprévu qui sera la planche de salut de l'association française des Scouts d'Europe : la réforme pédagogique « Pionniers-Rangers » des Scouts de France lancée au printemps 1964, généralisée en 1965, imposée en 1966. L'histoire est connue²⁸ : la métamorphose trop violente des fondamentaux pédagogiques Scouts de France sous couvert de modernité impérieuse conduit à une série de crises internes mal gérées et à une levée de boucliers des milieux catholiques intransigeants et/ou conservateurs. L'organisme le plus actif des milieux intransigeants est l'Office international des œuvres de formation civique et d'action culturelle selon le droit naturel et chrétien, l'ex « Cité catholique », plus connue sous le nom de son adresse parisienne, la rue des Renaudes. L'Office, créé et animé depuis 1946 par Jean Ousset (1914-1994), passé par les officines doctrinales de la Révolution nationale vichyssoise, se veut l'œuvre de formation d'une élite de laïcs doctrinalement armés pour la Contre-Révolution catholique au service de « la plus grande France ». Dans une ligne ultramontaine d'une fidélité sans faille à la romanité pontificale,

27. Pierre GÉRAUD, « Pourquoi les Scouts d'Europe ? », *Passat*, n° 44, juin 1963, p. 5.

28. Lionel CHRISTIEN, *Nova et vetera. L'éclatement du scoutisme catholique, 1964-1971*, Vincennes, Éditions Ocelot, 1996, ; Yves COMBEAU, *Nouvelle histoire du scoutisme catholique en France*, Paris, Éditions Monceau, 2010, p. 197-212.

son horizon d'attente immédiat est l'établissement «du règne social de Notre Seigneur Jésus-Christ sur les nations» ; son impératif militant est l'instauration de «l'Ordre social chrétien». L'Office, c'est un monde, à part, résolument à contre-courant des forces qui traversent l'Église «de» France, un monde à la poursuite de son utopie catholique et française toujours.

Au début des années soixante, l'éducation est un des terrains de prédilection du militantisme de l'Office. Le scoutisme entre donc de fait dans son champ d'action. Or, Jean Ousset avait épousé à Montauban en 1942 Odette Sournac, cousine germaine de Lucienne Sournac, qui était devenue madame Pierre Géraud l'année précédente, c'est à dire en 1964-65 *Lizig Keraod*. Par ce lien de famille rassurant et gage de sécurité idéologique, les cadres de la rue des Renaudes rentrent en contact avec la direction des Scouts d'Europe. Pour les familles catholiques membres et militantes de l'Office, à la raideur certaine sur le plan éducatif, les Scouts d'Europe, dont ils ne connaissent ni les racines ni ce que recouvre précisément leur dimension européenne, sont la réponse évidente à la crise que traversent les Scouts de France où elles sont nombreuses à avoir leurs enfants. Traumatisés par la perte de l'Algérie française et la montée du communisme mondial, révoltés par une frange du clergé français aux applications conciliaires hasardeuses, des cadres de l'Office intègrent les Scouts d'Europe pour l'aider à se développer, comme Marie-Claire Gousseau (1923-2009) et Gildas Dyèvre. Ces parents de familles nombreuses trouvent dans le programme de la Chrétienté à restaurer et les implications du Directoire religieux reformulé de 1963 les repères sûrs qu'ils ne trouvent plus au sein de l'institution Scout de France devenue insécurisante à leurs yeux. Marie-Claire Gousseau, qui prend en main la destinée de la branche féminine des Scouts d'Europe, rédige en février-mars 1965 les grandes lignes d'une «Charte des principes naturels et chrétiens du scoutisme», véritable argumentaire de combat d'essence contre-révolutionnaire pour dire ce que doit être un scoutisme catholique. Cette charte devient officiellement un des textes fondamentaux des Scouts d'Europe à partir de juin 1965²⁹. Ainsi armés idéologiquement, désormais officiellement en lutte contre «les déviations du scoutisme» opérées selon eux par les Scouts de France, les Scouts d'Europe reconfigurés se mettent en ordre de marche. Ils réussissent à Pâques 1966 l'amalgame de leur trois rameaux, le noyau historique originel d'Outre-Rhin, les Bleimor, les nouveaux venus *via* les réseaux de la rue des Renaudes, lors

29. La charte se trouve dans le corps d'un article écrit par Marie-Claire GOUSSEAU, «Permanence du scoutisme», publié dans la revue de l'Office, *Permanences*, numéro d'avril 1965. Elle est publiée retouchée dans sa forme définitive dans la revue *Scout d'Europe*, n° 11 d'octobre 1965.

d'un pèlerinage au Mont Saint Michel où les 250 présents représentent l'essentiel de leurs forces vives.

Dans des temps vécus comme incertains³⁰ s'ouvre alors pour les Scouts d'Europe, sûrs de leur fait, une période de croissance continue sur l'ensemble des départements français. Dynamisée par les excès de Mai 68, l'irritation croissante des catholiques conservateurs devant les choix pastoraux de l'Action catholique mandatée, la rébellion de chefs Scouts de France qui passent à l'ennemi, les réseaux de l'Office en province organisés en «cellules», les Scouts d'Europe qui comptaient 1 600 membres en décembre 1967 atteignent les 8 000 à la fin de l'année 1970. Progression qui a pour horizon d'attente un programme qui ne souffre aucune ambiguïté : la «[...] RAISON DU BUT LOINTAIN de notre mouvement (définie par le Troisième Principe), [...] vise à instaurer l'Ordre chrétien en Europe³¹». Ainsi, en 1965-68, sous la conduite éclairée de Perig Keraod, officiellement seul maître à bord mais contraint de ménager ses nouveaux adjoints, deux mondes séparés par un océan idéologique s'entrecroisent, deux utopies en mouvement se reconfigurent l'une à l'autre croyant converger vers le même horizon sans voir qu'elles ne peuvent que s'entrechoquer à court terme.

Et la Bretagne dans tout ça ? *Quid* des Bleimor-Scouts d'Europe ? Noyés dans la masse et marginalisés par l'intégration à Nantes, Vannes, Brest, Lorient, Rennes, Dinan... de contingents d'inquiets devant le spectacle des Scouts de France en désordre, ces nouveaux-là catholiques *en Bretagne*, et non pas *Bretons* catholiques. Pire, *Catholiques et Français toujours...* L'urgence de l'enjeu – rien de moins que de sauver le scoutisme catholique – et le rapport de force par trop défavorable contraint Keraod à demander à son carré de fidèles de mettre Bleimor sous le boisseau³², après avoir tenté un temps de maintenir de front la double proposition au sein d'une même association : un scoutisme national breton-catholique pour la Bretagne, un scoutisme catholique pour la France³³. Cette position intenable

30. Louis BOUYER, *La décomposition du catholicisme*, Aubier, 1968.

31. « Notre insigne », *Scout d'Europe*, n° 25, Pâques 1969, p. 8.

32. Le dernier numéro de la revue *Sturier-Scout d'Europe*, édition particulière et augmentée pour les Bretons Scouts d'Europe en Bretagne et à Paris de la revue *Scout d'Europe*, celle-ci à destination de la France, est daté de Noël 1968, n° 48. En 1971, Perig Keraod conseille à François de Portzamparc, ancien routier au bagad Bleimor Paris en 1959-60 devenu commissaire de district Scout d'Europe à Rennes en 1970, de rester discret sur l'idéal Bleimor.

33. Lettre on ne peut plus explicite de Perig Keraod à Yann Bouëssel du Bourg, scout Bleimor depuis 1946, Commissaire de province pour la Bretagne, 22 février 1965, écrite en breton, en copie carbone à l'abbé Antoine Le Bars, Archives privées abbé Le Bars. Traduction Dorothée Christien.

est contestée ouvertement à partir de l'hiver 1967-68 par les proches de la rue des Renaudes qui lui reprochent un double-jeu et lui disputent sans succès la transmission du *leadership* autour de leur champion, Marie-Claire Gousseau, posée en rivale intellectuelle de Perig Keraod. Il faut dire qu'un abbé Le Bars, celui-là même de la 1^{ère} Bleimor-Quintin, derrière les verrous parce qu'arrêté en février 1969 par la DST pour détention de plastic pour le compte du FLB, ça fait *désordre*, surtout pour les tenants de l'Ordre social chrétien.

Maintenir, au risque de la marginalité, Bleimor en Bretagne pour le pré carré breton ou développer les Scouts d'Europe en France et en Bretagne pour maintenir en vie un scoutisme catholique que l'on voit menacé de disparaître... ? Face au dilemme et au déchirement, il fallait choisir, sans se renier. En sacrifiant Bleimor sur l'autel de l'Occident chrétien, Keraod se trouve-t-il tiraillé entre deux horizons du possible en conflit ? Ou en train de vivre deux moments successifs de la poursuite d'un même rêve ? N'est-ce pas la même utopie totalisante, réactivée et revivifiée à un niveau plus large, plus ambitieux, plus catholique... romain ? Les scouts Bleimor, les Scouts d'Europe refondés, le rêve de Chrétienté européenne à restaurer, n'est-ce pas quelque part la même chose ?³⁴ En ce cas, y-a-t-il réellement contradiction ? *Catholiques d'abord !*

34. S'il était encore besoin de preuve supplémentaire, le lecteur circonspect comparera avec profit deux écrits publiés à 28 ans d'intervalle. Le texte-programme qui fonde Bleimor : « La Bretagne mène une vie plus mondiale que bretonne. Seuls les modes et les courants d'idées d'extension au moins européenne ont quelque chance de réussir chez elle. Pour inculquer une idée à l'ensemble des Bretons, il faut d'abord la faire accepter par l'Europe. [...] le scoutisme est aujourd'hui reçu par le monde entier. Les deux premiers messages de portée humaine lancés par les Celtes ont été la spiritualité druidique et la chevalerie chrétienne. Le scoutisme sera-t-il le troisième ? », Perig KERAOD, « Scoutisme et celtisme », mai 1946, *Sked*, n° 1, début 1947, p. 19 et 22. Un article pour les chefs et cheftaines de l'association française des Scouts d'Europe : « Seuls les modes et les courants d'idées d'extension au moins européenne ont quelque chance de réussir. Pour inculquer une idée chez nous, il faut d'abord la faire accepter par l'Europe. [...] Le scoutisme n'échappe pas à cette règle. Aujourd'hui reçu par le monde entier, il n'est solide en fait que par l'Europe, dont il représente après la chevalerie chrétienne, le dernier message », Perig GÉRAUD-KERAOD, *Maîtrises*, n° 28, 1974.

